

Gare aux loups! Ma maison, le souverain et l'artisan parolier

par Charles Deslandes

Abstract

As Giorgio Agamben and Jacques Derrida showed, sovereignty is based on «fiction» and «simulacres» of human being and on imaginary of political power. The fables of the wolf in *Little Red Riding Hood* and *The Story of the Three Little Pigs* indicate several themes peculiar to the fable of sovereignty. The threat of devouring and concealment strategies are some of the themes reproduced in contemporary Quebec fables which have the effects of : i) actualising the fable of sovereignty (La Meute); ii) reactualising that fable by criticizing it (Comité Printemps 2015); iii) or, conjuring it (La bête Lumineuse). Each of these effects is related to the forces that make up Deleuze and Guattari's refrain.

À lui seul le langage manifeste les forces chaotique, terrestre et cosmique qui composent la ritournelle de Gilles Deleuze et Félix Guattari (2007). L'oscillation incessante de ces forces se traduit en termes politiques par des pratiques langagières dont les effets se rapportent à la fable du pouvoir souverain qui, au moyen de simulacres zooanthropologiques, ne cesse de faire-croire que tout pouvoir devrait nécessairement prendre la forme de la souveraineté étatique. La circulation de bouches à oreilles et l'actualisation quasi-magique de la fable de la souveraineté ainsi que la production de propositions anthropologiques, incluant ou excluant le zoologique, ont pour condition l'usage de l'« énergie » ou de la force du langage (Jean-Pierre Faye, 2003). À la suite des travaux des philosophes Giorgio Agamben (1997, 2002) et Jacques Derrida (2008) sur la relation problématique entre la souveraineté et le langage, notre réflexion cherche à dégager les effets produits par différentes manières de faire usage du langage tout en mesurant ces effets en fonction des forces propres à la ritournelle deleuzo-guattarienne.

Pour illustrer ces coups de force performative, nous verrons dans les contes *Le Petit Chaperon rouge* (Charles Perrault, 2015) et *Les Trois Petits Cochons* (Leslie L. Brooke, 1950) comment la figure du loup se rattache à quelques-uns des mécanismes langagiers liés à l'imaginaire du pouvoir souverain. Parmi ceux-ci, la menace de la dévoration et les stratégies de dissimulation qu'elle génère, aussi bien du prédateur que des proies, mais surtout la production d'un chez-soi comme lieu où trouver refuge. Trois fables québécoises seront ensuite invoquées pour montrer comment aujourd'hui l'usage de la figure du loup peut avoir pour effet i) tantôt d'actualiser la souveraineté quand elle est utilisée pour revendiquer la position du protecteur (La Meute); ii) tantôt de la

réactualiser en contredisant le souverain et en lui opposant une force jugée «plus grande» ou, sinon, «plus juste» (Le Comité Printemps 2015) ou; iii) tantôt de la conjurer, l'instant d'une prise de parole artisanale qui tout en surexposant la force du langage évite de l'inscrire dans des rapports politiques hiérarchisés (La bête lumineuse). Ces quelques fables surexposent à chaque fois les forces de la ritournelle tout en démontrant la complexité de leur relation. Comme l'ont bien démontré Deleuze et Guattari, chacune de ces forces est la condition de l'autre: l'étrangeté véhiculée par la force chaotique servant de support à la spatialisation de la force terrestre; espace territorialisé dont la production et la délimitation génèrent en revanche la possibilité de la force cosmique seule capable de s'en abstraire et de se détacher momentanément des agencements territoriaux.¹

La souveraineté: captation, prolifération et conjuration

La figure du loup, en-signent quelques contes, est intimement liée à la mise en récit de la souveraineté. Pour la plupart, ces contes exposent le récit fabuleux d'un danger imminent et imprévisible: celui d'une bête dangereuse qui rôde et menace d'assimiler à sa chair ses proies, souvent dociles, quelques fois plus coriaces. L'efficacité d'une menace aussi apeurante et saisissante n'aura peut-être jamais échappé au discours politique comme l'indique la circulation de l'énoncé « l'homme est un loup pour l'homme » de Plaute (1971) jusqu'à sa récupération dans le *Léviathan* de Thomas Hobbes (2000), qui l'associe à la dangerosité animalisée de l'humain. Encore aujourd'hui, la mise en récit de la souveraineté implique le recours aux « fictions » (Agamben) ou aux « simulacres » narratifs (Derrida) comme le montre l'exemple contemporain du loup solitaire. La peur qu'il suscite, parce qu'il menace de passer à l'acte sans qu'on le voit venir, à pas de loup, se fait l'écho assourdissant de la figure du souverain-protecteur.

Ce que produit, ici, le jeu de la menace et du protecteur c'est un rapport d'obligation. Pour jouir de la protection du souverain, il faut – il s'agit bien d'une obligation – se laisser domestiquer. Il faudrait savoir habiter la bonne maison, se loger dans un foyer sécuritaire et, ainsi, s'incorporer à une puissance encore plus puissante que celle représentée par la figure du loup, mais, pourtant, tout aussi artificielle: le monstre du *Léviathan*. La menace du loup devient alors le piège de la machine dévorante de l'État. Le motif de la protection devenant, dès lors, le mécanisme enchanteur par lequel le souverain s'assimile le vivant. À trop craindre les loups, ne se ferait-on pas alors manger

¹ Pour la présentation et la définition des concepts deleuzo-guattariens, nous nous rapportons en particulier au texte «De la ritournelle» dans *Capitalisme et schizophrénie2. Mille Plateaux*. Paris: Éditions De Minuit, coll. Critique. Voir notamment les pages 382sq.; 393sq.; 400sq. et; 426-432.

par le monstre étatique? La thématique de la dévoration paraît ainsi constamment soulever une question d'assimilation des corps se résumant à *qui mange qui?*

Suivant les problématisations d'Agamben et de Derrida qui interrogent la relation entre la souveraineté et le langage, le jeu de la dévoration se situerait à la jonction de nos manières de définir des « propres de l'homme » et d'imaginer le pouvoir politique. Chez Agamben, la souveraineté se présente comme une épouvantable machine à capturer le vivant qui se propage à l'ensemble du corps politique et se dissémine au moyen d'une pratique langagière singulière: la décision souveraine. Partout où il en est fait usage, la décision souveraine divise, sépare et instaure des hiérarchisations en s'appuyant sur ce qu'Agamben nomme la vie nue. Cette dernière se rapporte à une manière de penser le vivant qui présuppose un état apolitique, biologique ou naturel de la vie. Partout où elle opère, la décision souveraine a pour effet de fonder et d'actualiser la fable de la souveraineté. Cette opération politique fait du thème de l'animalité l'expression de la vie nue que le pouvoir souverain doit repousser à l'extérieur de ses frontières ou refouler au creux de ses fondations. La tâche de protecteur lui revenant alors consistera à sécuriser ses propres frontières, que la menace provienne de l'intérieur ou de l'extérieur.

Agamben théorise la souveraineté comme une machine monstrueuse qui ne crée le vivant que pour mieux se l'approprier. L'horizon problématique du zooanthropologique qu'aborde pour sa part Derrida l'a amené à interroger l'imposante prolifération des figures animalières constitutives du récit de la souveraineté. Le discours sur le pouvoir semble toujours affecté par son affabulation, aussi bien quant au geste de production d'une « nature humaine » (produite en référence aux animaux) qu'en fonction de l'imaginaire du pouvoir politique dont l'efficacité repose, entre autres, sur la mise en scène de figures animalières (la menace du loup, la force tranquille du lion, la ruse du renard, par exemple) (2008: 50). Cette prolifération zooanthropologique qui supplée la « nature » pour lui greffer un organe artificiel et, ainsi, remplacer, imiter, relayer ou augmenter le vivant, Derrida la rapporte à un « art du simulacre » qu'il nomme la prothétique (2008: 50, 254). La mise en récit de la souveraineté impliquerait dès lors des effets de fables capables de générer le matériau zooanthropologique à partir duquel s'extrait et se produit le pouvoir souverain (2008: 62sq.).

Dans ce qui suit, nous verrons comment la circulation de la souveraineté dans et par des récits politiques se manifeste comme un immense piège (Deslandes 2015) prenant parfois l'allure de l'habitat où trouver refuge en cas de menace ou, sinon, devenant le lieu d'une parole critique, mais constamment soumise à la hantise du souverain. La souveraineté se raconte, circule et s'actualise constamment comme si un immense ver d'oreille n'avait cessé de chuchoter à quiconque qu'il est bon de se loger sous la protection d'un maître puissant et que, pour cette raison, il est nécessaire de se soumettre à sa toute-puissance. Mais il arrive, comme on le verra aussi, qu'une parole se libère des voies tracées et s'abstrait momentanément des arcanes de la souveraineté.

L'artisan-parolier fait alors du langage le lieu d'un bricolage qui, parce que lié à la situation vécue qu'appelle en résonnance une prise de parole concrète, tend à conjurer l'actualisation de la souveraineté.

« Je vais te manger » – La dévoration rôde à ma porte

Les contes *Le Petit Chaperon Rouge* et *Les Trois Petits Cochons* sont exemplaires des effets que produit la menace de la dévoration dans son rapport à la souveraineté.² Plus encore, ils suggèrent quelques pistes à suivre afin de débusquer le souverain qui se dissimule dans des récits où se manifeste le loup comme puissance de dévoration. Les stratégies de dissimulation se rapportent à deux axes complémentaires. i) Elles concernent ce qui se cache, ici, sous des phrases, derrière des mots, dans le décor du langage et par les manières d'en faire usage; ii) mais aussi, elles se rapportent à ce qui simule, ce qui s'emploie, à l'aide de stratégies, à faire semblant, à faire le loup (à faire-peur ou à montrer patte blanche) ou, encore, à faire le souverain en revendiquant la certitude décisionnelle.

Derrière de grandes dents, une voix pourtant si douce...

Dans *Le Petit Chaperon rouge*, le loup se manifeste comme une menace de dévoration. Partie de chez elle pour aller porter soin à mère-grand, malade, le petit Chaperon croise sur son chemin, dans le bois, le grand méchant loup. Cette rencontre n'a sans doute rien de fortuit. Dès cette première rencontre, le loup, affamé, doit calmer son appétit vorace. La présence de bûcherons non loin de là l'oblige à chercher un autre lieu où il pourra satisfaire sa faim, en toute quiétude. Naïve ou inconsciente de la menace qui la guette, le petit Chaperon mentionne au loup qu'elle se dirige chez mère-grand pour lui apporter des beignets et des petits beurres. Feignant le jeu – il lui propose une course, par deux chemins séparés pour voir qui est le plus rapide – le loup se précipite chez mère-grand où il arrive premier.

Devant la porte close de la maison, le loup exécute une première stratégie de dissimulation dont le motif est la dévoration. Pour franchir la porte de la maison, il doit faire-croire à mère-grand qu'il est le petit Chaperon. Le loup change sa voix, il l'adoucit, et pour être certain de sa réussite, il fait usage des informations que lui a transmises le petit Chaperon: il lui apporte à manger et il est venu prendre soin d'elle. L'artifice fonctionne, mère-grand tombe dans le piège vocal ou, pourrait-on dire, dans la gueule du loup. Une fois la porte franchie, le loup se jette sur mère-grand et la dévore.

² D'autres contes sont aussi exemplaires du loup comme menace de dévoration tels que *Pierre et le loup* ou, encore, *Le Loup et les Sept Chevreux*.

Quelques instants plus tard, à son tour, le petit Chaperon frappe à la porte. Surprise par la « grosse voix » du loup, elle se rassure en se disant que sa mère-grand doit être enrhumée. Elle s'efforce de se convaincre que la situation est normale. Le loup s'applique alors, une nouvelle fois, à se dissimuler. Il change sa voix, il l'adoucit pour amadouer le petit Chaperon, pour éviter de lui faire peur et, surtout, pour lui faire-croire qu'il est bel et bien mère-grand, en chair et en os.

L'artifice langagier fonctionne une fois de plus. Le petit Chaperon entre dans la maison et y trouve ce qui lui semble être mère-grand enfoncée sous les couvertures de son lit. Le simulacre de mère-grand – le loup – l'invite alors à la rejoindre au lit. La stratégie de dissimulation déployée, ici, s'opère par l'agencement des signes faisant croire qu'il s'agit bien de mère-grand. Petit à petit, le Chaperon découvre l'artifice, mais il est trop tard:

Ma mère-grand, que vous avez de grands bras ! — C'est pour mieux t'embrasser, ma fille ! — Ma mère-grand, que vous avez de grandes jambes ! — C'est pour mieux courir, mon enfant ! — Ma mère-grand, que vous avez de grandes oreilles ! — C'est pour mieux écouter, mon enfant ! — Ma mère-grand, que vous avez de grands yeux ! — C'est pour mieux te voir, mon enfant ! — Ma mère-grand, que vous avez de grandes dents ! — C'est pour te manger ! Et, en disant ces mots, ce méchant Loup se jeta sur le petit Chaperon rouge, et la mangea (Perrault 2015: 31).

Les stratégies langagières dont fait usage le loup pour se dissimuler, pour faire-croire qu'il est gentil (il propose un jeu), qu'il n'est pas lui-même, mais quelqu'un d'autre (il change sa voix) et sa dissimulation dans le décor de la maison où il s'introduit, par la ruse, font partie de l'arsenal de sa voracité. La morale du conte, selon la version de Perrault, est d'enseigner la méfiance envers les étrangers. Cette version se termine par une prise en charge de la narration par l'auteur qui affirme qu'« il faut se méfier de ceux qui font les doux, car ils sont souvent les plus dangereux des loups » (*ibidem*) – prescription morale qui, comme nous le verrons au sujet de *La Meute*, paraît encore plus juste lorsque ce sont des protecteurs de la souveraineté qui font les doux.

Ma maison, ce piège à loup

Un autre loup à l'orée des bois. Une autre bête à la dent longue et à l'appétit de loup menace cette fois-ci des cochons anthropomorphisés. Ce qui est fascinant du conte *Les Trois Petits Cochons*, c'est l'inversion du rapport de prédation qu'il met en scène. Le loup comme menace dévorante va se faire prendre à son propre jeu, à son tour, et se faire manger par un être encore plus puissant dont la figure métonymique est, ici, dans ce conte, le cochon le plus civilisé ou le plus avancé sur le plan de la technique. Ce

renversement de situation, qui évoque la *mètis* grecque (Destienne, Vernant: 2009), s'opère depuis un lieu sûr: la maison du dernier des Petits Cochons.

Les trois Petits Cochons, raconte ce récit fabuleux, sont devenus des constructeurs de maisons après avoir quitté le domicile familial. Ils sont des re-producteurs territoriaux. Lorsque le loup surgit, d'on ne sait trop où, chacun trouve refuge chez soi. Notons que si la menace du loup réside dans l'impossibilité de le voir venir et de le localiser, elle provient aussi de ce qu'elle annonce: la dévoration. Les deux premiers Petits Cochons ne peuvent se soustraire aux rôles de proies qui leur reviennent et tombent sous le coup de cette menace qui survient. Ils se font manger, car leurs maisons (l'une faite de paille, l'autre faite de bois) ne peuvent résister au souffle du loup. Le troisième des Petits Cochons est plus rusé ou plus avancé sur le plan de la technique. Sa maison, faite de brique, résiste au souffle du loup.

Se butant à la porte close de cette maison bien construite et sécuritaire, le loup fait usage de multiples stratégies pour faire sortir de son refuge ce dernier Petit Cochon.³ Il l'invite à aller cueillir des navets, des pommes et, même, à aller à la foire. Mais ce Petit Cochon réussit chaque fois à déjouer les pièges du loup. Il sort à l'insu du loup, tôt le matin, alors que celui-ci dort encore, pour aller cueillir des navets; il lance une pomme au loin du pommier où il est monté pour distraire le loup, alors que ce dernier l'attendait au pied du même arbre et; revenant de la foire où il est allé seul et, encore une fois, à l'insu du loup, il se cache dans une baratte pour ne pas être vu de ce dernier qui l'attend toujours devant la porte de sa maison et l'effraie en dévalant la pente qui le ramène chez lui.

Lorsque le loup réalise la supercherie et pire encore qu'il a été pris à son propre jeu (faire-peur), il se fâche et décide de s'introduire par la cheminée de la maison. Mais le dernier Petit Cochon est d'une intelligence vorace ou d'une *mètis* dévorante. En attendant le passage à l'acte du loup, comme s'il avait su et pu l'anticiper, il a préparé une marmite sous la cheminée dans laquelle mijotent les navets et les pommes qu'il a rapportés lors de ses sorties clandestines. Le stratagème fonctionne: le loup se précipite par la cheminée et tombe dans le piège de la marmite venant ainsi contribuer de sa chair au repas du dernier et non le moindre des Petits Cochons.

Ce Petit Cochon a su triompher du loup. Il a réussi à inverser la relation de prédation qui lui était pourtant, au départ, défavorable en employant toutes sortes de stratégies de dissimulation et en faisant usage de sa technique en bâtiment et de son art culinaire. La peur d'être dévoré se trouve, ici, comme conjurée par la puissance de la technique, par un savoir-faire et par un art de la ruse. Ce conte « en-signe » qu'en situation de menace, il est bon d'avoir un chez-soi où se réfugier, une maison bien construite et résistante, mais aussi de savoir bien faire à manger. Comme dans *Le Petit Chaperon Rouge*, le souverain-protecteur se dissimule dans le décor des prescriptions morales se rattachant

³ Le dernier dans l'ordre de la dévoration se trouve à être le premier sur le plan de la technique. La thématique du premier serait une autre manière d'évoquer la fable de la souveraineté.

aux thèmes de la dévoration, de la tromperie et de la maison refuge (Marin 1978; 1979). Le jeu de la menace, par ce dédoublement du narrateur et du souverain, se manifeste comme le mécanisme d'un piège narratif. Il est le moyen par lequel s'actualise la fable de la souveraineté. La peur de la menace du loup jouant ainsi le jeu de la souveraineté, celui de la quête d'un refuge domiciliaire.

Quand le loup habite la bergerie

La contradiction entre deux forces terrestres – que tout semble pourtant opposer tant dans leur rapport à la souveraineté domiciliaire que par leurs pratiques langagières quasi-artisanes ou quasi-cosmiques – a fait surgir, comme par un heureux hasard, deux nouvelles figures du loup quelque part en 2015 sur le territoire de l'État québécois. L'étrangeté de ces figures, outre le fait qu'elles se contredisent et qu'elles soient l'une pour l'autre étrangère et que, donc, elles s'inscrivent dans des rapports de force, provient du renversement qu'elles produisent quant au rôle de protecteur réservé, habituellement, au souverain. Sans remettre en cause la nécessité du souverain, ces forces terrestres ont opéré des glissements de sens engageant une reformulation des rapports d'obligation envers le pouvoir souverain. Plus encore, ces forces ne sont pas l'expression d'une menace qui rôde à l'extérieur du chez-soi, mais surgissent depuis l'intérieur de la maison souveraine qu'elles habitent et qui donne corps à leur parole.

Un loup qui fait le doux...

Fondé par d'anciens militaires, le regroupement nationaliste-identitaire *La Meute*⁴, se présente comme une force politique visant à défendre la culture et les valeurs québécoises face aux risques que représentent l'invasion de « l'Islam radical procharia » et les politiques d'immigration canadiennes et québécoises. Face à la menace d'intrusion du non-identique à soi-même, ses membres, qui s'appellent entre eux « les loups » et « les louves », souhaitent incarner le rôle du protecteur délaissé à leur regret par les appareils d'État des démocraties libérales québécoise et canadienne. L'ouverture des frontières étatiques aux réfugiés syriens et aux migrants haïtiens par les gouvernements en exercice de Philippe Couillard, au Québec, et de Justin Trudeau, au Canada, est perçue par les membres de *La Meute* comme une menace existentielle.

⁴ Bien qu'ils s'en défendent, les membres de *La Meute* font partie d'une constellation de groupes nationalistes identitaires québécois dont les programmes et les modes d'actions politiques peuvent, même si c'est par commodité, être désignés par le syntagme d'extrême droite. <https://www.lameute-officiel.org/>

Les pratiques langagières des membres de *La Meute* ne font pas seulement qu'actualiser la fable du pouvoir souverain en la faisant circuler et en s'y soumettant, mais elles l'incarnent. Elles la mettent en chair par la bouche et par des pratiques politiques liées au langage qui reproduisent les agencements territoriaux de la Maison-Québec. Le logo de *La Meute* – l'insigne auquel s'identifient ses membres – reproduit deux marqueurs territoriaux typiques de la souveraineté. Il conjugue l'empreinte du loup et l'image géographique du territoire de l'État québécois. De plus, la distribution territoriale des organes corpusculaires du groupe calque précisément les régions administratives du Québec.



LA MEUTE

Logo de *La Meute*

L'incarnation subjectivante du pouvoir souverain s'expose aussi par cette pratique consistant à se loger au sein d'une structure politique hiérarchisée qui se déploie, de haut en bas, par de multiples relations de domination. Selon ce modèle arborescent, la distribution des places doit, par souci de cohésion, préciser l'un de leurs nombreux tracts, s'établir de manière à ce que culmine au haut de la hiérarchie celui qui, pour emprunter le vocabulaire schmittien, peut revendiquer la capacité de décider en toute certitude (Schmitt 1988). La subordination au chef et à sa garde rapprochée s'exprime de plusieurs manières, notamment par une politique du secret qui vise à masquer le processus décisionnel de l'organisation et par la « servitude volontaire » des membres non dirigeants (La Boétie 1995).

Le racisme des membres de *La Meute* est, par ailleurs, symptomatique de l'affabulation de la souveraineté qui ne cesse de faire-croire que l'homogénéisation culturelle est vitale au bien-être du peuple québécois sans quoi s'amorcerait sa lente et inexorable déperdition. Comme dans les contes, le chez-soi représente un rempart face à l'étrangeté symptomatique de la force chaotique qui menace depuis l'extérieur de la maison-souveraine. L'actualité de cette croyance s'est vérifiée le 1^{er} juillet 2017, lorsque des membres de *La Meute* se sont joints à une manifestation organisée par le groupe *Storm Alliance* à la frontière américano-canadienne. Leur démonstration de force avait pour objectif de dénoncer l'immigration clandestine et « illégale » s'étant intensifiée au Canada depuis l'adoption des décrets du président Donald Trump visant à réguler la présence des migrants sur le sol états-unien.

Les quelques coups d'éclat de *La Meute*, qui la rende d'autant plus visible que plusieurs, sur le sol québécois, s'inquiètent de leur présence et de leurs véritables motifs, s'articulent à un ensemble de stratégies visant à la rendre plus acceptable. La plus notable de ces stratégies consiste à dissimuler le racisme qui commande pourtant la plupart de leurs revendications derrière des pratiques de charité ou derrière le motif de la protection des valeurs et de la culture du Québec qu'ils associent aux Québécois qu'on

dit « pures laines ».⁵ Comme pour le loup du *Petit Chaperon rouge*, *La Meute* adoucit sa voix. Et comme pour les contes présentés plus haut, la peur du loup est mise au service du souverain. Mais à la différence de ceux-ci, la puissance de dévoration ne paraît pas étrangère à la souveraineté. C'est-à-dire qu'elle agit comme une puissance d'assimilation aux organes d'État, seul monstre que reconnaissent et respectent les membres de *La Meute*.

Un sourire à grandes dents

Lors de la grève étudiante de 2015, le Comité Printemps 2015 a fait un usage quasi artisanal de la figure du loup en la dissociant de la menace qu'elle désigne habituellement dans le récit de la souveraineté. Le Comité a ainsi, par hasard, raconte-t-



Une affiche du Comité Printemps 2015

on, généré – intentionnellement ou non – un renversement de l'axiologie de la souveraineté. Confronté aux politiques d'austérité du gouvernement de Philippe Couillard visant à amputer le financement de plusieurs programmes sociaux, ici, en particulier une partie de l'aide financière publique destinée aux étudiants des cycles supérieurs (regroupant les cégeps et les universités), le Comité a produit une version narrative (Faye 2003) du conflit l'opposant à l'État. Selon cette dernière, c'est le protecteur-souverain qui incarne la menace. Surgissant de l'intérieur de la maison-refuge, les loup-étudiants sont entrés en scène comme une véritable force de résistance face à la menace du protecteur.

Tant sur le plan organisationnel qu'en référence aux processus de prise de décision collective et de la défense d'intérêts non corporatistes, le fonctionnement du Comité rompt avec le modèle traditionnel de la souveraineté. Les commentateurs médiatico-politiques auront tôt fait de reprocher au mouvement de contestation étudiante l'absence de chefs avec qui les autorités politiques auraient pu entreprendre des négociations. Leurs interprétations des enjeux politiques seraient toujours influencées par la fable de la souveraineté dont ils recherchent les indices. À cela s'est ajoutée la

⁵ Expression québécoise quelque peu rigolote qui désigne – ce qui est un peu moins drôle – les pur-sang, c'est-à-dire ceux et celles dont les origines sont françaises; proposition qui exclut, dès le départ, les autochtones, les non-francophones, etc.

dénonciation de l'existence de revendications claires de la part du mouvement étudiant qui, selon cette perspective, ne reproduisait pas le calque du groupe d'intérêt défendant ses membres. L'apparente confusion des motifs provenait de l'élargissement des causes de la contestation politique incluant non seulement toutes formes d'opposition aux politiques d'austérité, mais aussi aux politiques d'extractions et de distribution des hydrocarbures.

Dans son ensemble, la critique de la souveraineté du Comité entraînait une série de ruptures du rapport d'obligation vis-à-vis du souverain. Si d'emblée le « faire-grève » étudiant (Collectif de Débrayage 2015) provoquait une cessation du cours normal de la vie politique québécoise, plusieurs des tactiques déployées par le Comité avaient pour effet de soumettre les agencements de souveraineté aux impulsions d'une force chaotique perçue, selon une perspective d'État, comme incontrôlable. Les manifestations à répétitions sans qu'on ne puisse, la plupart du temps, désigner leurs instigateurs ni connaître à l'avance leurs itinéraires ont eu pour effet de transformer les rues en espace d'exception où la déambulation aléatoire régnait sur les déplacements organisés des voitures.

Les loup-étudiants ont surgi depuis l'intérieur de la Maison-Québec de la même manière qu'une force chaotique venue confronter la puissance du souverain. La contradiction de force n'aura toutefois pas eu pour effet de conjurer la fable de la souveraineté, mais plutôt de la réactualiser (Benjamin 2000). Les pratiques visant à rompre les rapports d'obligation auront finalement provoqué une réponse de la violence souveraine. L'art de la surenchère, visant à intensifier le conflit avec le pouvoir souverain jusqu'à ce que le rapport de force ne cède sous la pression ou jusqu'à ce que, par un effet d'emballement, les appareils d'État ne contredisent, eux-mêmes, la légitimité des moyens employés en réprimant toutes formes d'opposition aura finalement eu pour conséquence de faire apparaître le souverain. La violence du protecteur se justifiait d'autant plus qu'elle se fondait sur les rapports d'obligation qu'il aurait, à l'origine, contractés auprès de ses sujets. Effet de fable et effet de ritournelle: en répondant à la menace diffuse, les appareils d'État ont rendu visible le souverain qui s'est imposé presque par magie comme seule force terrestre capable de protéger la Maison-Québec. Comment conjurer le piège de la souveraineté? Ou comment habiter le chez-soi sans que s'actualisent la souveraineté et la forme du sujet souverain?

Qui va à la chasse perd sa place

Par le recours à une fable du loup, de l'original et du chasseur, Bernard explique à Stéphane dans le film-documentaire *La bête lumineuse* de Pierre Perrault (produit par Jacques Bobet en 1982), comment ce dernier – le poète – s'est retrouvé sous la dent de quelques prédateur-chasseurs. La fable expose le pouvoir de la parole (Giroux 2012;

2015) tout en conjurant l'actualisation de la souveraineté. L'extrait suivant surexpose plusieurs thématiques où s'opère un bricolage artisanal de certaines catégories présentées, jusqu'ici, comme des mécanismes de la souveraineté. La force mise en rapport, la dissimulation et la dévoration et l'instauration de places s'insèrent dans un récit fabuleux qui fait-savoir à partir de la situation qu'ont vécue les protagonistes du dialogue. Les productions machiniques qui en découlent ont une « valeur réelle de passage et de relais » qui ne se réduit pas au symbolique et à l'imaginaire de la souveraineté (Deleuze, Guattari 2007: 411). Bernard s'adressant à Stéphane:

C'est quoi tuer un orignal? C'est, pour commencer, tu le suis, tu l'approches, tu l'étudies, pis tu le traques, pis tu le tires. C'est le même scénario qui se r'produit l'soir. Tu te ramasses au camp. Pis là t'arrives, pis tout d'un coup, un moment donné y'a quelqu'un qui va s'avancer su qu'chose, pis qui va prendre la parole. Ben, tu le laisses aller, pis tu y donnes du *call*⁶ pis là tout le monde s'occupe de son cas. Pis tu prends un cas à fois, parce que, c't une, tsé, tsé... tu t'en vas-là pis tu le sais que tu vas te faire maganer.

[...] C'est exactement ce qui s'est passé. T'avais un rapport de force qui devait se faire entre tout le monde. Tsé là... Pis ce qui arrive, c'est que, c'est chacun ... comme une meute de loups. Tsé, ils se mettent toute après une proie, pis c'est tour à tour... La chose qui se passe, c'est que les loups, ils sont, temps en temps des loups, pis, temps en temps, ils sont ... victimes ... ils virent en orignal pis ... c't'un ancien orignal qui r'vire loup pis qui rattaque. C'est comme ça ... C'est chacun son tour qui est la proie.

[...] Oué, je le sais, mais pourquoi t'as porté le panache⁷ un grand bout de temps, pis un moment donné t'as pas voulu t'mettre avec les loups? Ça veut dire que c'est un choix que t'as fait?

[...] Tu... Tu comprends ce que t'as...? Ben pourquoi qu'un autre... un autre a pas eu la chance de voir... Qu'on lui mette le doigt aux places où y'était tout croche?

[...] Ils vont lui tomber... Ils tombent pas sur ses qualités. Ils vont lui tomber sur ses défauts...

[...] Bon. Ça veut dire que l'autre bonhomme. L'autre bonhomme aussi a le droit à ça : d'être victime pour voir à quelle place qu'y'était tout croche.

La fable de Bernard surexpose un savoir politique rhizomatique. L'homme qui va à la chasse se compare aux loups. Les chasseurs sont comme des loups. Et cette dynamique entre loups-chasseurs a pour effet de générer inmanquablement, une position victimaire occupée, ici, par Stéphane, l'orignal-victime, celui qui porte le panache. Mais Bernard va encore plus loin que l'énoncé de ce fait. Il reproche moins à Stéphane de s'être retrouvé dans la position de la proie de qui tous se moquent que d'être resté dans cette position, de l'avoir (sur)occupée et d'être tombé dans le piège de la subjectivité: il s'est retrouvé pris à incarner une position victimaire et à s'être logé, lui-même, dans un

⁶ Donner du *Call* ou *caller* l'orignal : une technique pour leurrer la proie-orignal en imitant son cri.

⁷ Porter le panache signifie faire la victime.

rapport d'autorité – comme si le poète avait cherché refuge sous la protection d'un plus puissant qui aurait bien voulu le défendre.

Selon la fable de Bernard, les dynamiques de groupe finissent toujours par produire une position de victime – en particulier, peut-être, lorsque le groupe se compose de chasseurs. D'après cette affabulation des relations sociales, n'importe qui est susceptible d'occuper la position de victime. Chacun a des faiblesses qui deviendront tôt ou tard le motif de la moquerie des autres. L'important pour Bernard, c'est de tirer les enseignements de ce phénomène collectif. Ce qu'il reproche à Stéphane, c'est d'avoir occupé cette position victimaire de manière égoïste. Plutôt que d'avoir appris du sort que les autres chasseurs lui ont fait subir, il est demeuré dans la position de la victime. Il a même empêché les autres d'avoir accès à cette position privilégiée d'apprentissage. Il s'est refusé à devenir-loup en se réfugiant, à tort, dans l'être-victime. Il a figé le devenir dans une hiérarchisation de places.

Bernard fait-savoir à Stéphane qu'il s'est inséré dans une hiérarchisation de rapport de domination là où, pourtant, il y a mouvement et circulation de places. Le poète, malgré lui, a reproduit la fable de la souveraineté et l'a incarnée. Bernard lui suggère un autre récit de la dévoration où les loups et les proies font rhizomes. Devenir la proie de quelques loups ne signifie pas qu'il faille se laisser manger ou que la hantise de la dévoration, comme l'enseigne le dernier des Petits Cochons, ne peut pas se traduire par un renversement du rapport de prédation. La fable des loup-chasseurs et du poète-original nous dit bien qu'on circule de place en place, de loup à original, de proie à prédateur. De Grand Méchant Loup à dernier des Petits Cochons. Pour Bernard, la fixation des places masquerait une dynamique qui œuvre au creux de la circulation et qu'on ne peut masquer qu'en niant sa valeur épistémologique.

Ce que Stéphane n'avait pas compris, c'est qu'il peut lui aussi devenir-loup, mais surtout, qu'il doit laisser circuler le devenir-proie de l'original. Si Bernard puise dans le récit de la souveraineté les fables du loup, des chasseurs et de la proie – comme si un ver d'oreille lui avait prescrit ce qu'il devait dire – il s'en abstrait en produisant des énoncés machiniques qui ont pour source la singularité de la situation vécue partagée par les protagonistes. Il met en mouvement les agencements territoriaux. La prise de parole de Bernard fait un usage libre de la fable de la souveraineté, mais, à nouveau, un piège guette, dissimulé sous les artifices du langage. L'instant d'un moment, une parole s'est énoncée, loin de la maison, au camp de chasse, mais par un effet de ritournelle, cette parole a été reterritorisée par une puissance de dévoration qui, sans relâche, la menaçait toujours et déjà. Sans qu'on ne l'ait vu venir, elle surgit... Un cruel destin guette toute parole politique qui comme la fable de Bernard, finit toujours par se faire capturer, par se faire prendre dans le cadre d'une caméra, comme celle de Perrault, ou en devenant la proie d'un discours, comme celui qui se termine, ici.

BIBLIOGRAPHIE

- Agamben, Giorgio. (2002). *L'ouvert. De l'homme et de l'animal*. Paris : Éditions Rivages, coll. Bibliothèques Rivages.
- Agamben, Giorgio. (1997). *Homo Sacer. I, Le pouvoir souverain et la vie nue*. Paris : Éditions du Seuil, coll. L'ordre philosophique.
- Benjamin, Walter. (2000). « Critique de la violence », *Œuvres I*. Paris : Éditions Gallimard, coll. Folio essais.
- Bobet, Jacques (Producteur), Perrault, Pierre (Réalisateur). (1982). *La bête lumineuse* [Film], Canada : Office national du film du Canada, 2h07 min.. https://www.onf.ca/film/bete_lumineuse/
- Brooke, Leslie L. (1950). *The Story of the Three Little Pigs*, London: Frederick Warne.
- Collectif de Débrayage et consort. (2015). *Fuck toute. Quelques flèches tirées du Printemps 2015*, Montréal, Sabotart.
- De La Boétie, Étienne. (1995). *Discours de la servitude volontaire*. Paris: Mille et une nuits.
- Deleuze, Gilles et Guattari, Félix. (2007). *Capitalisme et schizophrénie 2. Mille Plateaux*. Paris : Éditions de Minuit, coll. Critique.
- Derrida, Jacques. (2008) *Séminaire : La bête et le souverain I (2001-2002)*. Paris : Galilée, coll. La philosophie en effet.
- Deslandes, Charles. (2015) « Fable politique et politique affabulé. Langage, pouvoir et bestiaire québécois ». Dans Jade Bourdages et Charles Deslandes (coord.), *Critiques de la souveraineté. Interpellation plébéienne, récit et violence*. Cahiers des imaginaires, vol. 8, n°12.
- Destienne, Marcel et Vernant, Jean-Pierre. (2009). *Les ruses de l'intelligence. La mètis des Grecs*. Paris : Éditions Flammarion. Coll. Champs Essais.
- Faye, Jean-Pierre. (2003). *Langages totalitaires : critique de la raison narrative, critique de l'économie narrative*. Paris : Éditions Hermann.
- Giroux, Dalie. (2015). « Comment fabriquer un État en Amérique, ou : la Vierge, le Diable, le Boucher et Carcajou ». Dans Jade Bourdages et Charles Deslandes (coord.), *Critiques de la souveraineté. Interpellation plébéienne, récit et violence, Cahiers des imaginaires*, vol. 8, n°12.
- Giroux, Dalie. (2012). « Le territoire de l'âme, l'écriture, la matière. Politique de la parole de Pierre Perrault ». *Globe : revue internationale d'études québécoises*, vol. 15, n° 1-2.
- Hobbes, Thomas. (2000). *Léviathan. Matière, forme et puissance de l'État chrétien et civil*. Paris : Gallimard, coll. Folio essais.
- Marin, Louis. (1978). *Le récit est un piège*. Paris : Éditions de Minuit, coll. Critique.
- Marin, Louis. (1979). « Pouvoir du récit et récit du pouvoir », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 25, janvier.

Perrault, Charles. (2015). *Contes*. Paris : Éditions BNF.

Perrault, Pierre. (1982). *La bête lumineuse*. Montréal : ONF.

Plaute, Térence. (1971). « La Comédie des ânes », dans *Œuvres complètes*, Paris: Gallimard.

Schmitt, Carl. (1988). *Théologie politique*. Paris : Gallimard, coll. Bibliothèque des sciences humaines.